

VOYAGEURS ARABES

IBN JUBAYR

*Relation des péripéties**qui surviennent durant les voyages.**(Rihla)*

IBN JUBAYR, *Relations des péripéties qui surviennent durant les voyages*, in *Voyageurs arabes (Rihla)*. Texte traduit, présentés et annoté par Paule Charles-Dominique. Paris. Gallimard. La Pléiade. 1995. 1409 pages. p. 69 à 368.

Si nous ignorons tout du premier voyageur de l'anthologie et ne savons du second que son nom et son statut d'affranchi, nous possédons en revanche des informations précises sur l'auteur de cette relation. Ibn Jubayr (Valence, 1144/45 ? – Alexandrie, 1217) vient d'une famille établie en Espagne depuis 740, après la Conquête. Son père était un notable et lui-même fut secrétaire du gouverneur almohade de Grenade. Son texte est le journal de route, *rihla*, de son premier pèlerinage à la Mecque. Il en fera deux autres et mourra sur le chemin de retour du dernier.

Le journal est écrit au fil du trajet. Ibn Jubayr quitte Grenade, le 3 février 1183. À Tarifa, il prend un bateau pour Ceuta, où il commence son journal le 25 février. Il embarque sur un navire génois qui met les voiles le 29. Le voyage, sur terre comme sur mer, est rythmé par les étapes ou les mouillages, faits principalement pour l'approvisionnement en vivres ou pour la sécurité : chaleur excessive, brigands, ou tempête, comme la première au large de la Sicile, avec « des vagues (...) si hautes qu'elles paraissent être des montagnes en marche. » (p.73). Après 30 jours de navigation, ils abordent à Alexandrie où les douaniers montent à bord et fouillent avec main dans la ceinture, « séance terriblement humiliante et déshonorante. » (p.76). Du Caire, la navigation sur le Nil jusqu'à Qûs, sera suivie par un trajet en caravane dans une région inhospitalière jusqu'à Aydhâb, où ils monteront sur des petits bateaux, *jalba*, pour traverser la mer Rouge. Suivra un long périple sur terre, de Djedda (Judda) à Tyr, en passant par La Mecque (Mekke) Médine, l'Irak avec comme principales étapes Badgad, « ville du salut », capitale du califat abbasside, et Mossoul, la Syrie avec Alep et Damas, « paradis de l'Orient », et le Royaume Franc, avec Tyr et Acca puante (St Jean d'Acre). Le déplacement se fait principalement de nuit, les heures de départ et d'arrêt étant réglées sur celles des prières. Les caravanes sont encadrées en fonction de la sécurité de la route. Quand elle ne présente aucun danger, chacun va à son rythme. En terre chrétienne, l'auteur admire que malgré les confits constants entre musulmans et chrétiens, les combattants n'empiètent pas sur la vie civile, le commerce fonctionne comme à l'ordinaire et les marchés sont bien achalandés. Le retour en mer se fait de Tyr, via la Sicile, où de Messine à Trapani en passant par Palerme le voyage est effectuée sur terre. De nouveau, un bateau conduira l'auteur jusqu'à Tarifa, et Ibn Jubayr sera de retour à Grenade, le 25 avril 1185.

Ce voyage est avant tout un pèlerinage ; l'auteur ne s'intéresse guère à la vie paysanne ou bédouine, mais porte toute son attention aux grandes métropoles islamiques, l'apogée du voyage étant La Mecque où il séjourne huit mois. Il décrit lieux – la Ka'ba étant le joyau suprême – et rituels avec un luxe de détails maniaque et une précision étouffante, allant jusqu'à l'emplacement et aux dimensions des gouttières ou au nombre de cailloux utilisés pour la lapidation rituelle. Il ne manque jamais de rattacher les endroits traversés aux célébrités religieuses, Adam et ses vaches,

Abraham et ses brebis, le silo à grains de Joseph, le lieu de naissance d'Ève, la colline de Jonas, la prison de Moïse, etc. les prophètes, fous de dieu, mystiques, prédicateurs, derviches, ascètes, n'étant pas en reste. L'émotion le saisit jusqu'aux larmes devant chaque bonne action, « voie toute tracée pour la Récompense et la Rétribution. » (p.142). En revanche, il lance avec véhémence pique sur pique contre tout musulman non sunnite, contre « le relâchement bédouin » ou les « croix des porcs chrétiens ». Son journal est truffé de « Que Dieu le/les bénisse ! » ou « Que Dieu le/les anéantisse ! », une bonne partie de son texte consistant en formules consacrées.

Parmi les hauts personnages, Saladin (1138-1193), sultan kurde et aryen, champion du bon ordre de la religion, le remplit d'une grande admiration pour sa gouvernance sage et sa générosité à l'égard des pèlerins et des étudiants pour lesquels, non seulement les frais de douane ont été supprimés, mais encore hôpitaux, auberges ont été construits, et auxquels sont distribués deux pains par jour, cela, lorsque les émirs en place sont respectueux de ces dispositions et ne rançonnent pas les étrangers. Ibn Jubayr rend aussi un hommage à Guillaume II de Sicile (1153-1189), seul chrétien qui trouve grâce à ses yeux, car il admet dans son entourage des lettrés musulmans et leur confie des postes de confiance. La part démesurée accordée à la religion plombe le texte, du début à la fin. Quant Ibn Jubayr nous fait la grâce de s'en abstraire, il nous donne alors des récits menés de façon alerte, extrêmement honnêtes car il distingue toujours la part de l'observation directe et les « on m'a dit », et nous livre ainsi une somme d'informations passionnantes, et même précieuses pour les historiens, telle la haute place du Yémen dans la communauté musulmane de l'époque, en opposition totale avec celle d'occupe de nos jours ce pays.

Citations

« On ne peut voyager dans ce désert qu'au moyen de chameaux car ils supportent bien la soif. Le moyen de transport le plus confortable utilisé par les gens aisés est le *shuqdîf*, sorte de palanquin dont le meilleur modèle est yéménite parce qu'il ressemble à une litière à dossier et qu'il est spacieux et recouvert de cuir. On en attache deux avec des cordes solides et on les place sur le dos du chameau. Cette litière est munie aux angles de pièces de bois qui soutiennent une voile en parasol. Ceux qui utilisent cette litière et son contrepoids sont donc à l'abri de l'ardeur du soleil. Les utilisateurs de cette litière emportent des provisions et tout ce dont ils ont besoin. (...). Cependant la plupart des voyageurs s'installent, à chameau, sur leurs bagages et endurent ainsi peine et souffrance, à cause d'une chaleur excessive. » p. 99-100

« Les *jalba* qui naviguent sur la mer pharaonique (i-e la mer Rouge, ndlr) sont assemblées sans qu'on n'emploie aucun clou ; elles sont cousues à l'aide de cordes de *qunbâr*, fibre de la noix de coco, foulée pour en faire du fil et tordue pour en fabriquer des cordes qui servent à coudre les navires. On fixe les cordages, de place en place, au moyen de chevilles en bois de palmier. Quand on a terminé de construire la *jalba*, de la façon que nous venons d'expliquer, on l'enduit de beurre fondu, d'huile de ricin ou de graisse de requin, ce qui est préférable. Le requin est un poisson énorme qui dévore les naufragés. On graisse la *jalba* pour assouplir le bois et l'attendrir à cause du grand nombre de récifs qui font obstacle dans cette mer ; c'est d'ailleurs pour cette raison qu'on n'utilise pas d'embarcations cloutées. Le bois qui sert à construire cette *jalba* est importé de l'Inde et du Yémen, ainsi que le *qunbâr*. Curieusement les voiles de ces bateaux sont tissées avec des feuilles de l'arbre *muql*, elles sont à la mesure de la défectuosité de sa construction et de sa fragilité. » p. 103-104.

« Nous avons pu remarquer que l'art des capitaines pour manœuvrer leurs navires entre ces écueils est très grand : ils passent par des goulets, dirigent l'embarcation comme le ferait un cavalier avec un cheval docile et maniable. Ils manœuvrent d'une façon si étonnante qu'il est difficile d'en parler ! » p. 107

« Parmi les fruits que nous avons goûtés et qui sont excellent, citons la pastèque et le coing ; (...) Quand on vous apporte une pastèque, le parfum du fruit le précède ! On est tellement préoccupé de jouir de ce parfum, qu'on oublierait presque d'y goûter ! Si on en mange, on a l'impression qu'on a ajouté, à la chair, du sucre fondu ou du miel pur. (...) Une tribu du Yémen (...) importe à la Mekke des raisins secs, bruns et blonds, qui sont excellents et beaucoup d'amandes. » p. 150-151

« Ces Yéménites arrivent par milliers (...) Ils fournissent en abondance les Mekkois (...) Sans cet approvisionnement, ils connaîtraient des privations. Ce qui est étonnant c'est que ces Yéménites ne vendent pas leurs marchandises mais les échangent contre des pièces d'étoffe, des manteaux, des grands voiles. (...) On raconte que lorsque ces gens restent chez eux et n'approvisionnent pas la Mekke, leur pays connaît la famine, les troupeaux et le bétail sont décimés. Mais lorsqu'ils viennent ravitailler la Mekke, leur pays connaît la prospérité et leurs troupeaux jouissent de la baraka. (...) Ces Yéménites sont des Arabes de pure race, éloquents, rudes, solides (...) » p. 162-163

« Les yéménites Sarû sont la miséricorde de la ville sûre ! » p. 192

« La vaste plaine était noire de voyageurs et l'immensité du désert les contenait à peine. On voyait la terre onduler et se creuser de vagues, mer houleuse dont les eaux seraient un mirage, les vaisseaux seraient les chameaux avec des voiles qui seraient les voiles tendues sur les palanquins et les tentes rondes dressées sur les montures. La caravane avançait comme des nuages accumulés qui s'immisceraient les uns dans les autres en se heurtant au bord. Dans la vaste plaine, on pouvait voir les voyageurs qui se pressaient et ce spectacle avait de quoi épouvanter et effrayer ; on pouvait entendre l'entrechoquement des litières qui se heurtaient. Celui qui n'a jamais pu contempler cette caravane irakienne n'a rien vu des merveilles du monde qui valent la peine qu'on en parle et qui puisse charmer l'auditeur par son caractère insolite. » p. 212-213

« Nous passâmes par la localité de Qayyâra (la Bitumière) près du Tigre. À l'est de cette localité, à droite de la route conduisant à Mossoul, on voit une dépression de terre aussi noire qu'un nuage. Dieu y a fait sourdre des sources, petites et grandes, desquelles jaillissent du bitume. Parfois, l'une d'elle projette des petits morceaux comme si elle bouillait. On y creuse des bassins où le bitume est collecté. On dirait de l'argile qui recouvre la terre, noire, lisse, polie, molle, parfumée et très visqueuse ; en effet cette matière colle aux doigts dès qu'on la touche. Autour de ces sources on voit un grand étang noir à la surface duquel flotte une espèce de mousse fine et noire qui est projetée sur les bords et forme un dépôt qui est du bitume. Nous avons pu voir cette curiosité dont nous avons entendu parler et qui nous avait surpris. Près de ces sources, sur la rive du Tigre, il y a une autre grande source. Nous vîmes de loin la fumée. On nous dit qu'on y mettait le feu quand on voulait transporter le bitume : le feu boit l'humidité et le bitume se solidifie. On le coupe alors en morceaux et on le transporte. » p. 258